



HAL
open science

**En quête d'une historienne. Olga
Dobiache-Rojdestvensky, reflétée dans sa
correspondance avec Ferdinand Lot**

Nicole Cadène

► **To cite this version:**

Nicole Cadène. En quête d'une historienne. Olga Dobiache-Rojdestvensky, reflétée dans sa correspondance avec Ferdinand Lot. PUP. Jacques Guilhaumou, Karine Lambert, Anne Montenach, (dir.), Genre, Révolution, transgression, études offertes à Martine Lapiéd, pp.143-153, 2015. halshs-01780879

HAL Id: halshs-01780879

<https://shs.hal.science/halshs-01780879v1>

Submitted on 18 May 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

En quête d'une historienne

Olga Dobiache-Rojdestvensky reflétée dans sa correspondance avec Ferdinand Lot

Cet essai s'inscrit dans une enquête sur l'historiographie féminine commencée il y a une dizaine d'années¹ qui vise à contribuer à une vision plus juste (à la fois au sens d'exactitude et de justice) de l'apport des femmes à l'historiographie. Il est en effet « frappant de constater jusque dans les meilleures recherches en historiographie l'invisibilité des praticiennes de l'histoire » constate Nicole Pellegrin². Non seulement les femmes sont minoritaires dans cette discipline longtemps perçue comme virile, mais ce fait est ensuite aggravé par le « gommage » de celles qui, en dépit des obstacles, s'y sont illustrées. Effacement souvent lié à leur sous-représentation et à une position subalterne dans les institutions de savoir³ susceptibles de prendre en charge leur mémoire ainsi qu'à « des attendus misogynes plus ou moins conscients⁴ ». Si, aujourd'hui, le chantier est ouvert⁵, l'élaboration d'une synthèse serait prématurée. Aussi me bornerai-je à enrichir ma galerie de portraits d'une nouvelle figure.

Pourquoi Olga Dobiache-Rojdestvensky⁶ ? Le cas de cette historienne russe permet d'introduire dans notre réflexion une dimension comparatiste. Il est surtout intéressant en ce qu'il semble constituer un contre-exemple. De prime abord, Dobiache appartient à la catégorie des femmes d'exception : première à avoir obtenu sa thèse de doctorat en Russie (1918), elle occupa dans le monde

¹ N. Cadène, « L'histoire au féminin : la "vie" de Marie Stuart par Agnes Strickland », *Romantisme* n° 115, 1^{er} trimestre 2002, p. 41-52 ; « Une historienne à l'œuvre : la marquise de Forbin d'Oppède (1822-1884) », in C. Amalvi (dir.), *Une passion de l'histoire, Histoire(s), mémoire(s) et Europe*, hommage à C.-O. Carbonell, Toulouse, Privat, 2002, p. 113-123 ; « Se construire historienne. Profils, écrits, parcours d'historiennes staéliennes des XIX^e et XX^e siècle : Lady Blennerhassett, M^{me} de Pange et Simone Balayé », in N. Pellegrin (dir.), *Histoires d'historiennes*, Saint-Étienne, PUSE, 2006, p. 333-348 ; « Élise Voïart, une femme de lettres romantique, de la lumière à l'ombre », in F. le Guennec (éd.) *Femmes des Lumières et de l'Ombre. Un premier féminisme (1774-1830)*, actes du colloque d'Orléans, Antibes, Éditions Vaillant, 2012, p. 163-172 ; ainsi que vingt-quatre notices d'historiennes dans C. Amalvi (dir.), *Dictionnaire des historiens français et francophones*, Paris, La Boutique de l'Histoire, 2004 dont celles de M. Lot Borodine et d'I. Lubimenco dont il est question dans cet article.

² N. Pellegrin, « Marie Stuart, Tacite et quelques silences. Aperçus sur l'histoire des activités (d') historiennes », in N. Pellegrin, *op. cit.*, p. 9.

³ J. Carroy et al. (dir.), *Les Femmes dans les sciences de l'homme (XIX^e-XX^e siècles). Inspiratrices, collaboratrices ou créatrices ?* Paris, Seli Arsan, 2005, p. 7-8.

⁴ N. Pellegrin, *art. cit.*, p. 10.

⁵ N. Pellegrin donne une bibliographie sur le sujet. *Ibid.*, p. 15-19 ; voir aussi S. Steinberg, J.-C. Arnould (dir.) *Les Femmes et l'écriture de l'histoire, 1400-1800*, Rouen, PUHR, 2008. Le séminaire 2013-2014 à l'EHESS d'André Burguière et de Bernard Vincent : « Un siècle d'historiennes. L'apport des femmes aux courants historiographiques du XX^e siècle, une perspective mondiale » permettra d'accélérer ce processus.

⁶ ODR dans les notes.

académique de ce pays une position éminente : professeure d'histoire médiévale et de paléographie à l'Université de Pétrograd dès 1918, conservatrice du département des manuscrits à la bibliothèque de Saltykov-Scedrin à partir de 1922, membre correspondant de l'Académie des sciences en 1929⁷. « Si la nouvelle Russie occupe toujours sa place dans la recherche de la culture médiévale, c'est incontestablement à elle qu'elle le doit »⁸ écrivait Ferdinand Lot dans sa nécrologie. Aujourd'hui la mémoire de cette historienne reste vivante dans la communauté historienne russe. Boris Kaganovitch lui a consacré plusieurs études, comparant son apport à la sciences historique à ceux de Marc Bloch, de Lucien Febvre et de Fernand Braudel⁹, mais celles-ci ne sont pas traduites. Il en est de même pour une partie de l'œuvre de Dobiache, ce qui la rend difficilement accessible et contribue à expliquer son oubli en Occident¹⁰. Mais sans doute faut-il aussi incriminer des « attendus misogynes plus ou moins conscients ». La présente réflexion prend pour fil rouge les lettres de l'historienne à Ferdinand Lot, son ancien professeur à l'École Pratique des Hautes Études (EPHE)¹¹.

« *Mon cher maître et ami ...* »

Ces vingt-huit lettres manuscrites, écrites en français, sont conservées dans les papiers de l'historien déposés en 1981 par ses filles à la Bibliothèque de l'Institut¹². La plupart d'entre elles sont datées, les premières selon le calendrier julien, en usage en Russie jusqu'au 31 janvier 1918. Elles s'échelonnent de façon très irrégulière sur vingt-trois ans, entre le 7/20 janvier 1915 et le 22 septembre 1938 : un « fragment de l'éternité » pour reprendre une expression de l'épistolière dans un message adressé aux Lot pour les féliciter de leurs noces d'argent (24 mars 1934). Fragment de l'histoire du premier XX^e siècle qu'elle a traversé, dense et tragique,

⁷ A. D. Liubinskaia, « Dobiash-Rozhdestvenskaia, Ol'ga Antonovna » in J. L. Wieszczyński (dir.) *The Modern encyclopedia of Russian and Soviet history*, Gulf Breeze, Academic international press, t. 9., p. 184.

⁸ F. Lot, « Chronique », *Revue historique*, t. 188, janvier-mars 1940, p. 192.

⁹ Cet historien m'a signalé un chapitre de son ouvrage, *Russkie medievisty pervoj poloviny XX veka* [Les Historiens russes du Moyen-âge occidental. Première moitié du XX^e siècle]. Saint-Pétersbourg, 2007, p. 85-160 comme étant la présentation la plus complète qu'il ait consacrée à Dobiache (mèl du 13 mars 2013). Merci à lui et à Elena Gretchanaia de m'avoir communiqué ses travaux, notamment « Olga Dobiache-Rojdestvensky et son œuvre scientifique, *Francuzki ezhegodnik*, 1984, p. 190-208 (en russe, mais suivi d'un résumé en français, p. 208).

¹⁰ Ainsi Dobiache n'est pas mentionnée dans une récente encyclopédie de femmes médiévistes pourtant élaborée dans une perspective internationale et féministe : J. Chance (ed.), *Women medievalist and the Academy*, Madison, University of Wisconsin Press, 2005.

¹¹ Bibliothèque de l'Institut, Ms 7307.

¹² M. Mahn-Lot, « Les papiers de Ferdinand Lot », *Revue historique*, n° 601, janvier-mars 1997, p. 355-357.

de la Grande Guerre à la période stalinienne. Un long silence affecte la période 1918-1933, mais tout indique que les liens d'une « amitié inaltérable » (*id.*) ont été maintenus. Présumons que la correspondance est incomplète, soit que certaines missives ne soient pas parvenues à leur destinataire, soit qu'elles aient été classées dans une autre correspondance, celle qu'Olga Dobiache entretenait parallèlement avec l'historienne Myrrha Borodine, la femme de Ferdinand Lot, car elle s'adressait régulièrement à eux deux¹³. L'activité épistolaire connaît aussi des interruptions, lorsque le travail, les malheurs publics ou intimes et la maladie (Dobiache souffre d'une affection cardiaque qui l'emportera en 1939) ne laissent pas à l'épistolière le loisir ou l'énergie de s'y consacrer, et le temps de retrouvailles : sous la NEP, elle effectue au moins trois voyages d'études en France au cours desquels elle séjourne dans le « nid charmant » (*ibid.*) de Fontenay-aux-Roses où la famille Lot a élu domicile. Dans cette correspondance scientifique et amicale, se noue une dialectique entre l'histoire qu'elle écrit et celle qu'elle vit. La plupart des lettres font aussi état de conditions de travail ardues et de la pugnacité de l'historienne pour y faire face. Toutefois, il n'est jamais ici question de difficulté liée au genre, comme si le problème ne se posait pas (ou plus) pour elle. Pour le comprendre, il importe de présenter la première formation de Dobiache.

La passion du savoir

Née à Kharkov (Ukraine) en 1874 dans une famille intellectuelle, Dobiache a bénéficié des acquis de la génération précédente en faveur de l'éducation supérieure des filles : lorsqu'en 1895 elle entre au cours prince Bestujev¹⁴ de Saint-Pétersbourg, la Russie compte depuis un quart de siècle plus de femmes diplômées de l'enseignement supérieur que n'importe quel autre pays d'Europe¹⁵. L'autocratie n'autorisant pas l'expression politique, les femmes avaient focalisé leurs revendications sur le droit à l'éducation. Elles étaient mues par une volonté passionnée d'accéder au savoir, de conquérir leur indépendance matérielle et de servir le peuple. Paradoxalement, le fait que la Russie conservât des structures

¹³ Onze lettres de notre corpus sont adressées au couple Lot, les autres au seul F. Lot.

¹⁴ Un prestigieux cours privé.

¹⁵ Le développement suivant repose sur R. Dudgeon, « The Forgotten Minority : Women Students in Imperial Russia, 1872-1917 », *Russian history*, t. 9, 1982, p. 1-26 ; C. Johanson, *Women's struggle for higher education in Russia, 1855-1900*, Kingston, Mc Gill Queen's University Press, 1987 ; I. Sirokina, R. Smith, « Le savoir vécu comme une passion : le combat des femmes pour l'enseignement supérieur au XIX^e siècle en Russie », in J. Carroy, *op. cit.*, p. 234-251.

sociales traditionnelles jouait en leur faveur : elles étaient moins soumises que leurs soeurs occidentales à l'idéologie domestique et bourgeoise qui triomphait en Europe de l'ouest au XIX^e siècle¹⁶. Au moment de la Guerre de Crimée, leurs revendications avaient rencontré la volonté réformatrice de l'administration tsariste : l'admission des filles à l'Université (1859) s'inscrit dans le même esprit libéral qui conduisit à l'abolition du servage (1861). Par la suite, la politique éducative connut de nombreux aléas qui entravèrent les progrès de l'éducation des femmes mais alimentèrent aussi leur militantisme et leur inspirèrent des stratégies de contournement qui aboutirent *in fine* à un élargissement des possibilités pour elles. Ainsi, lorsqu'en 1863 le pouvoir les chassa de l'Université, elles partirent étudier à l'étranger, notamment à Zurich. Un oukaze les ayant contraintes au retour, le pouvoir toléra le développement des cours supérieurs privés, avant de les interdire au lendemain de l'assassinat d'Alexandre II (1881) à l'exception de ceux de la capitale. Là, officiaient des professeurs qui enseignaient parallèlement à l'Université, ou chassés de l'enseignement d'État pour des raisons politiques. Dobiache suivit ainsi les cours des historiens Sergei Platonov, Nikolai Karéiev et Ivan Graves. Elle s'investit personnellement dans le combat pour l'éducation féminine¹⁷, enseigna au collège de jeunes filles Stoïounina, et, après la réouverture de l'Université aux femmes (1905), obtint un poste de *Privat docent* à celle de Saint-Pétersbourg. 1908 marque un tournant dans sa vie privée comme intellectuelle, puisqu'elle se marie avec le physicien Serguei Rojdevenstky et va étudier à Paris. Faut-il établir un lien entre ce départ et une nouvelle exclusion des femmes de l'Université cette année-là ? En s'expatriant, Dobiache suit en tout cas la voie tracée par ses aînées.

Une étudiante russe à Paris

Elle compte parmi les promotions d'étudiant-e-s qui inaugurent les nouveaux locaux de la Sorbonne, terminés en 1902¹⁸. Elle y suit les cours de Charles Langlois,

¹⁶ B. Engel, *Mothers and daughters, women of the intelligentsia in 19th century Russia*, London, Cambridge University Press, 1983, p. 6.

¹⁷ E. Kasinec, « A Friendship destroyed : The hitherto unpublished correspondence (1917-1921) of the Academicians Rozhdestvenskie with the expatriate A. V. Gol'stein », *Cahiers du monde russe et soviétique*, XXVIII (3, 4), juillet-décembre 1987, p. 412.

¹⁸ A. Gérard, « L'enseignement supérieur de l'histoire en France de 1800 à 1914 », in C. Amalvi (dir.), *Les Lieux de l'histoire*, Paris, A. Colin, 2005, p. 273.

Émile Mâle, Camille Jullian, Pierre Vidal de la Blache ¹⁹, et rencontre des compatriotes. Elle évoque ainsi son premier souvenir de Myrrha :

[...] j'ai rôdé par les couloirs de la Sorbonne. Auprès de la Salle de Doctorat, j'ai vu l'annonce : Myrrha Borodine, Chrétien de Troye (sic), etc (encore je me suis demandée : est-ce une dame ou un monsieur dont il s'agit). J'ai noté le jour et l'heure, mais ce jour, [...] je n'ai pas assisté à la solennité de la "nouvelle Héloïse", celle qui, le même jour, est devenue M^{me}Lot. Parce que, n'est-ce pas, votre mariage a été célébré à la mairie le même jour? » (29 mars 1934).

Bientôt, elle se lie d'amitié avec elle et avec sa sœur aînée, Inna Lubimenko, qui vient de soutenir sa thèse en histoire. Celle qu'entreprend Olga Dobiache porte sur la vie paroissiale en France au XIII^e siècle. Elle est dirigée par Charles Langlois, l'auteur de *l'Introduction aux études historiques*, cette « bible » des étudiants en histoire bientôt dénigrée, mais reconnue aujourd'hui pour sa modernité ²⁰. Dobiache acquiert auprès de ce professeur les méthodes rigoureuses de l'histoire scientifique. Elle conservera par la suite de bonnes relations avec lui, mais c'est avec son maître en érudition à la IV^e section de l'EPHE qu'elle noue une véritable relation d'amitié.

Si l'humanisme de Lot est souvent mis en exergue, son féminisme est passé jusqu'ici inaperçu. Il s'agissait pourtant d'une conviction originale chez un universitaire de la III^e République. Dans un chapitre consacré à « l'homme », son biographe se borne à indiquer qu'il déchargeait volontiers son épouse des tâches ménagères ²¹. Mais dans les chapitres précédents, consacrés à la « carrière scientifique et professionnelle » et à « l'historien », il ne juge pas utile de préciser son rôle auprès des étudiantes, le nom, ni même la présence de ces étudiantes. Il cite pourtant parmi ses sources une notice inédite de Myrrha Borodine sur son défunt mari qui insiste sur ce point. Selon Borodine, après l'obtention du droit de vote par les Françaises, l'historien se félicitait des avancées de « la condition de la femme, particulièrement de la Française, si tardivement émancipée ²² », une avancée qui maintenait vivante sa foi dans le progrès de l'humanité au lendemain des « atrocités nazies ». Autant dire que pour lui, la question n'avait rien

¹⁹ B. Kaganovitch, *art. cit.*, p. 208.

²⁰ M. Reberieux, préface à C. Langlois, L. Seignobos, *Introduction aux études historiques (1898)*, Paris, Kimé, 1992, p. 7-11.

²¹ C. E. Perrin, *Un historien français, Ferdinand Lot (1866-1952)*, Paris, Droz, 1968, p. ?

²² M. Lot-Borodine, *Vues de Ferdinand Lot sur l'histoire et la société. Et l'homme qu'il fut en très pieux souvenir...* (décembre 1953), dactyl., p. 8 (Bibliothèque de l'Institut).

d'anecdotique. Ce féminisme n'était pas seulement de principe, car son enseignement à l'EPHE lui avait donné l'occasion « d'accueillir et de former d'excellentes élèves jeunes filles.²³ » Nul doute que Dobiache trouva dans ce maître un appui solide, dénué de paternalisme. Gageons que Langlois était, comme la plupart de ses collègues, simplement enclin à accepter des étudiantes étrangères, sachant qu'elles repartiraient dans leur pays d'origine, une fois leur diplôme obtenu. Ce que fait Dobiache en 1911.

« Il ne fallait certes pas déménager »

Elle ne remettra jamais en question le fait d'être retournée en Russie, même après la fermeture du pays au lendemain la NEP qui la coupe d'une partie de ses sources et des acquis les plus récents de la recherche. Ainsi, dans une lettre non datée des années trente, oppose-t-elle implicitement sa situation à celle d'une de ses anciennes étudiantes, Raïssa Bloch, qui s'est exilée en France :

Saura-t-elle surnager, s'élever au-dessus des travaux d'érudition secondaire de service ? [...] Et puisqu'elle sera partout une "étrangère", ses destinées ne seront pas brillantes nulle part. Il ne fallait certes pas déménager.

On songe inévitablement ici à une autre étrangère, Lucie Varga, qui émigra d'Autriche peu après l'arrivée au pouvoir d'Hitler en Allemagne. Première femme à publier régulièrement aux *Annales*, elle contribua à la mutation épistémologique que cette revue introduisait dans les sciences historiques. En dépit de cela, elle se trouva bientôt réduite à une existence errante et précaire au point finalement de se laisser mourir, avant de sombrer durablement dans l'oubli²⁴. La difficulté de bâtir une carrière en France ne concernait pas les seules étrangères : de plus en plus nombreuses dans les études historiques, les femmes étaient néanmoins cantonnées dans des métiers « d'érudition secondaire²⁵ » voire enrôlées comme secrétaires de leurs maris. Ainsi, après son mariage avec Lucien Febvre, la sévrienne Suzanne Dognon, agrégée d'histoire et de géographie, renonça à son poste d'assistante de

²³ *Ibid.*, p. 11.

²⁴ P. Schöttler, « Lucie Varga (1904-1941). Une historienne autrichienne dans le cercle des *Annales* », in L. Varga, *Les autorités invisibles*, Paris, Cerf, 1991, p. 13-114.

²⁵ O. Dumoulin, « Histoire au masculin, archives au féminin : les historiennes professionnelles en France, 1920-1945 », in A. M. Sohn, F. Thélamon (dir.), *L'Histoire sans les femmes est-elle possible ?* Paris, Perrin, 1998, p. 343-356.

géographie à l'Université de Strasbourg pour devenir celle de son mari.²⁶ Myrrha Borodine fut plus chanceuse avec le sien qui l'encouragea à poursuivre son œuvre après leur mariage et la naissance de leurs trois filles, mais elle n'occupa jamais de position institutionnelle. En France, les hommes conservaient le monopole de l'enseignement supérieur de l'histoire²⁷ alors qu'en Russie, les cursus masculins et féminins avaient été égalisés dès 1916²⁸. Quant à l'Académie des Sciences de Léningrad, elle était la seule en Europe à admettre des femmes parmi ses membres²⁹. Assurément, Dobiache n'aurait pu construire en France une carrière aussi brillante.

Une historienne dans l'histoire

De retour en Russie, elle entreprend une thèse de doctorat sur le culte de saint Michel, dirigée par Grevs, qu'elle termine dans les circonstances extrêmes de la guerre. À l'université, les rangs de ses étudiant-e-s, parti-e-s au front comme soldats ou comme infirmières, se sont clairsemés. Dobiache s'investit elle-même dans l'effort de guerre en organisant des conférences pour « familiariser le public russe avec l'histoire de France » et gagner de l'argent destiné aux victimes. Mais « la vie scientifique s'est arrêtée » (7/20 janvier 1915).

Elle accueille avec enthousiasme la Révolution de Février qui met un terme à un régime honni. À la lueur du « ciel rouge et doré par les incendies au-delà de la Neva », « tout un monde s'est écroulé sans qu'on a (*sic*) eu le temps d'en entendre le fracas ». Elle évoque avec lyrisme l'histoire de ces

journées féériques, pleines d'étincellement de la neige, qui tombait chaque jour, vierge, brillante, pleine de lumière éblouissante (*sic*) du soleil de mars [...] Et les incendies, et la musique des balles et le bruit montant de la foule humaine, tout le choral sublime, annonçant la vie nouvelle, qui marche, qui va naître,

vécue comme un rêve. Puis « le grand silence, le grand repos s'est répandu dans la même clarté bleue du beau printemps boréal. ». L'historienne ne peut toutefois se garder d'

²⁶ N. Zemon Davis, « Women and the World of the *Annales* », *History Workshop Journal*, 1992, p. 121.

²⁷ C. Charle, *La République des universitaires, 1870-1940*, Paris, Seuil, 1994, p. 217-218.

²⁸ R. Dudgeon, *art. cit.*, p. 10.

²⁹ A. Vogt, « Le rôle des femmes scientifiques dans les universités et les institutions académiques en Allemagne de 1919 à 1945. Étude comparative », in J. Carroy, *op. cit.* p. 136.

une tristesse lointaine au bord de cette tombe d'un être historique millénaire [...] au bruit lugubre des marteaux, qui enlevaient des aigles impériales (*sic*), au frôlement de soie rouge dont on couvrait les bustes. (*ibid.*)

On a enlevé des vitrines les portraits des derniers Romanoff pour les remplacer par ceux de Gogol et de Tourgueniev, en attendant ceux des nouveaux dirigeants.

Mais la clarté du printemps boréal cède bientôt la place à « cette nuit noire où nous entrons [...] où va sombrer tout ce qui nous a été cher » (19 décembre 1917/2 janvier 1918) : les négociations des Bolcheviks pour une paix séparée avec l'Allemagne, souhaitée par le peuple, vont briser l'alliance de la France et de la Russie, « nos mères éternelles ». Que faire ? « Nous et notre peuple, nous vivons dans des siècles historiques différents. » Il faut se placer en retrait, subir en silence « les faux et les menteurs » comme naguère le tsar. Mais préserver si possible le passé du présent, se ressourcer en lui.

Dobiache rejoint ainsi « un petit tas d'intellectuels » acharnés à sauver de la destruction « les trésors immenses accumulés pendant son passé impérial, sombre et brillant ». Nommée experte dans les pourparlers de paix avec la Pologne³⁰, elle conteste la restitution de manuscrits au traité de Riga :

Il en est [...] dont la Bibliothèque publique se sépare avec amertume particulière [...] : ce sont les manuscrits latins, français, espagnols, italiens, qui, loin d'avoir été créés en Pologne, sont le produit de cette civilisation latine chez laquelle, depuis des siècles, la civilisation russe a tant de fois puisé ses forces.³¹

En 1922, paraît en français *Le Culte de saint Michel en Europe latine*, issu de sa thèse, sujet qui lui « est devenu particulièrement intime et cher avec la guerre » (19 décembre 1917/2 janvier 1918), peut-être parce qu'elle projette la figure de l'archange sur la situation présente : « Lumière et ténèbres alternent sur sa face. Il symbolise l'espérance et la menace [...] on peut presque dire qu'il est à la frontière du bien et du mal³² ». Cette publication, dédiée à Ferdinand Lot, permet aussi à Dobiache de réaffirmer son amitié pour « un peuple que nous avons trahi ». Tant pis si l'ouvrage se présente au monde sous une « forme barbare » car elle n'a pu procéder à certaines vérifications, le voyage en Occident étant alors inenvisageable.

³⁰ E. Kasinec, *art. cit.*, p. 412.

³¹ ODR, « La bibliothèque publique de Léningrad dix ans après », *Revue des bibliothèques*, 1927, p. 278.

³² ODR, *Le Culte de Saint Michel et le Moyen-âge latin*, Paris, Picard, 1922, p. ?

Qui sait d'ailleurs si, « pour un professeur russe », « les jours de notre voyage terrestre » ne sont pas également comptés ? La question n'a rien de rhétorique : nombre de ses collègues sont morts de faim, de froid ou de douleur pendant la période du Communisme de guerre³³.

Quelques années plus tard, lorsque la mort de son frère transforme sa vie en un « supplice insupportable » (16 février 1933), elle puise son seul réconfort dans l'élaboration d'un nouvel ouvrage, sur l'atelier graphique de Corbie : « il n'y a que Corbie, être froid et innocent auquel je puis encore penser sans cette amertume atroce » (*ibid.*) Ici l'histoire offre un moyen de distanciation. Dobiache n'évoque plus dans ses lettres les questions politiques. Certainement est-elle contrainte de s'autocensurer. Bien qu'elle ait adopté vis-à-vis du régime soviétique une attitude de neutralité, elle a connu la prison³⁴. Par la suite, son nom a été cité dans l'affaire de l'Académie, un complot forgé par le GPU qui a conduit à la première grande purge contre les intellectuels en 1929-31³⁵.

Toutefois, après « le grand tournant », alors que ses propres forces déclinent, l'historienne s'inscrit à nouveau dans le courant de l'histoire, portée par l'espoir d'un avenir radieux : « la prospérité [...] devient, enfin, pour la première fois dans l'histoire, le fait général [...] C'est, enfin, la santé physique du peuple qui semble assurée et l'initiative admirable dans le travail : effort libre et joyeux musculaire comme moral ». (30 octobre 1935) Elle participe à l'effort commun, bien qu'elle sache ses jours comptés :

[...] j'ai renouvelé, avec une ancienne ardeur, mon enseignement, je me sens de nouveau plongée dans cette atmosphère de l'espérance. Le fait surtout que mes chers élèves de jadis, les meilleurs, les plus puissants, me soutiennent déjà dans cette tâche me remplit d'une telle joie, d'une telle certitude de l'avenir que la pensée : cet avenir va fleurir là où je ne serai plus, — ne me donne pas de plus légère amertume. (24 décembre 1934)

Dans une lettre ultérieure, elle évoque un « ouragan créateur », une atmosphère d'« héroïsme ardent et sincère, dans laquelle l'âme de notre jeunesse se retrempe »

³³ S. Fitzpatrick, *The Commissariat of Enlightenment, Soviet organisation of education and the arts under Lunarcharsky, october 1917-1921*, Cambridge, Cambridge University Press, 1970, p. 74.

³⁴ E. Kasinec, *art. cit.*, p. 413.

³⁵ V. Leonov, *Libraries in Russia, history of the Library of the Academy of Sciences from Peter the Great to Present*, Munich, K. G. Saur, 2005, p. 148-150.

(s. d.). Accaparée par l'accomplissement de son labeur, elle ne développe pas, préférant renvoyer au témoignage de Gide ³⁶.

Écrire l'histoire en URSS

Si, jusqu'à la fin de la NEP, le Narkompros, Commissariat du peuple à l'éducation, a globalement respecté l'indépendance d'un monde savant très jaloux de son autonomie ³⁷, la production académique est ensuite planifiée au même titre que l'industrie. Les historiens doivent alors plier leur œuvre à l'orthodoxie politique et servir les objectifs du régime ³⁸. Dobiache doit ainsi cesser son enseignement historique devenu suspect de « tendances idéalistes non conformes au matérialisme historique ³⁹ » pour se confiner dans les sciences auxiliaires de l'histoire camouflées en « culture matérielle du passé ⁴⁰ ». « On s'intéresse infiniment ici aux choses techniques prises dans leur développement historique » (24 décembre 1934) note-t-elle avec satisfaction. Le décret du 16 mai 1934 a en effet consacré un retour en grâce de l'histoire⁴¹, ce qui se traduit pour elle par une augmentation de sa charge d'enseignement. Elle associe ses étudiants à l'élaboration d'un manuel de paléographie,

très contente de pouvoir les rassembler autour de cette tâche et de les exercer "à l'exégèse" des textes latins, français et allemands concernant les ronces et le fumier...

Mais l'État est loin de considérer comme « une urgence vitale » (1^{er} novembre 1933) ses travaux sur une abbaye médiévale. Alors que dans les années vingt elle avait pu se rendre en France pour terminer *Les Poésies des Goliards*, « œuvre de l'épiderme de mon âme », elle ne peut l'espérer pour *L'Atelier graphique de Corbie* qui lui tient pourtant particulièrement à cœur : « c'est l'ironie de la destinée. » (11 août 1933). Le devenir de cette oeuvre dépend ainsi exclusivement de la volonté de son auteure de la faire exister. Elle en dactylographie elle-même le texte, reproduisant ainsi, avec les moyens techniques modernes, le patient travail des moines copistes dont

³⁶ A. Gide, *Retour de l'URSS*, Paris, N. R. F., 1936.

³⁷ S. Fitzpatrick, *op. cit.*, p. xv-xvii.

³⁸ K. Shteppa, *Russian historians and the Soviet State*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1962, Introduction.

³⁹ F. Lot, *art. cit.*, p. 192.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ K. Shteppa, *op. cit.*, p. 146.

elle étudie les manuscrits millénaires. Bien qu'elle travaille « jour et nuit », il lui est impossible de produire plus de quatre exemplaires, « la provision du bon papier dont je dispose [...] ne me permettant pas de voir plus grand. » (*Ibid.*) Elle est consciente des insuffisances de son étude, s'inquiète de l'incorrection de son français. « Or, c'est clair comme le jour que ce texte ne peut être publié qu'en français » (9 octobre 1933), sinon, il restera inaccessible à ceux qui en auront besoin. L'Académie des sciences ayant finalement voté son impression, elle sollicite ses amis occidentaux pour le corriger :

C'est là que Mademoiselle anonyme [une chartiste] par sa gentille patte de petite poule porte (crayon) ses améliorations, tendant à séparer des phrases trop longues [...] que la main énergique de cette incomparable amie Raïtska (encre bleue) a récrit [...] les corrections peu claires. Et, au-dessus, en aigle, le cher, cher Maître plane, en guettant, du haut des nuages, sa proie, pour se jeter sur le Ms et y enfoncer ses griffes (encre noire) [...]. Ce spectacle de trois amis éminents – dont l'un suréminent – qui m'aident à pousser vers la perfection mon manuscrit néfaste (il l'a été. Il ne l'est plus, défendu par cette triple cuirasse, par cette protection auguste) me donne des sentiments non seulement de gratitude immense et d'attendrissement infini. Mais aussi d'une gaieté malicieuse et toute enfantine [...] merci mille fois. (s. d.)

Reste à transposer sur les épreuves « cet ensemble multicolore », puis, l'ouvrage imprimé, à l'expédier dans les bibliothèques occidentales – Lot est encore mis à contribution pour le déposer à « 1. L'Éc. Des H. Ét., 2. L'Éc. Des Chartes, 3. Institut de France et 4. Dep. des Mss de la Bibl. Nat. » (3 janvier 1935)

« *Êtes-vous certain que la science en (sic) gagne ?* »

Cet obligeant ami s'était pourtant d'abord prononcé contre la publication, au motif que Dobiache n'avait pu comparer les manuscrits de Léningrad à ceux conservés en France.

Oui, c'est entendu. Sans une étude systématique des Mss de Paris et d'Amiens, l'histoire de l'atelier de Corbie est incomplète. L'auteur le sait. Il en avertit. C'est pourquoi aussi il limite son étude ante 850 et lui donne le titre : "Histoire... reflétée dans les Leninopolitani" [...] Quelles conclusions tirer de votre thèse ? [...] Êtes-vous certain que la science en (sic) gagne ? » Celle-ci ne « procède que par des progrès relatifs. (1^{er} novembre 1933)

Ma méconnaissance du russe équivaut à son impossibilité de voyager. La formule d'une approche partielle — « reflétée dans sa correspondance avec F. Lot » — est

calquée sur la sienne. En dépit de ces limites, l'entreprise permet de ressusciter la figure d'une historienne éminente. Il apparaît ici qu'une femme exceptionnelle (la remarque est également valable pour ses homologues masculins) a besoin, pour que son talent s'épanouisse, d'un riche terreau. Pour Dobiache, il s'agit de la tradition savante et militante de *l'intelligentsia* féminine russe. Elle a hérité de la passion du savoir et de la combativité qui l'animait et ainsi surmonté des difficultés titanesques, avec des moyens souvent dérisoires, et d'autant plus d'efficacité qu'elle semble avoir été épargnée — chose rare — par le sentiment d'imposture éprouvé par de nombreuses intellectuelles : cela aussi fait partie de son héritage. Son assurance eût toutefois risqué d'être vaine sans les mesures politiques prises en faveur de l'égalité des sexes. Mais si le régime soviétique a rendu possible une réussite professionnelle amorcée au crépuscule du tsarisme, il a aussi entravé l'œuvre scientifique.

Cette quête d'une historienne a conduit, au passage, à en (re)découvrir plusieurs... ainsi qu'une facette inconnue d'un historien célèbre. C'est une incitation supplémentaire à aborder l'historiographie dans l'optique du genre.

Annexe bibliographique : principales œuvres en français d'Olga Dobiache-Rojdestvensky

La Vie paroissiale en France au XIII^e siècle d'après les actes épiscopaux, Paris, Picard, 1911.

Le Culte de Saint Michel et le Moyen Âge latin, Paris, Picard, 1922.

Les Poésies des Goliards, groupées et traduites avec le texte latin en regard, Paris, Rieder, 1931, réimpr. Montréal, CERES, 1984.

Histoire de l'atelier graphique de Corbie, de 651 à 830, reflétée dans les Corbeienses leniaspolitani, Leningrad, Académie des Sciences, 1934.

Les Anciens manuscrits latins de la bibliothèque publique Saltykov-Scedrin de Leningrad : VIII^e-début IX^e siècle, Paris, éditions du CNRS, 1991.

Nicole Cadène
GeFeM, UMR Telemme

